

La prison de Fédor Dostoïevski : une porte ouverte sur la connaissance

Le XIX^e siècle peut être considéré comme le siècle de la prison, non seulement parce que les projets de réforme y foisonnent, mais aussi et surtout parce que l'emprisonnement devient un thème central de la littérature européenne. De Victor Hugo à Tolstoï, en passant par Stendhal, Dickens, Dostoïevski et Silvio Pellico : nombreux sont les écrivains de cette époque qui utilisent la prison comme un schéma narratif autour duquel s'articule leur critique de la société. Sous leur plume, l'institution carcérale se transforme peu à peu en un lieu privilégié donnant accès soit à une meilleure connaissance de soi, soit à une prise de conscience des limites d'une liberté que les contraintes sociales et économiques réduisent à une caricature. C'est par le biais de la privation de liberté que ces écrivains nous font découvrir cette autre prison que le contrat social nous impose. De Tolstoï et de Dickens, nous en avons déjà parlé. Dans cette fiche, il sera question d'un autre grand auteur du XIX^e siècle : Fédor Dostoïevski (1821 -1881).

* * *

Né à Moscou, grandi dans une famille bourgeoise, Dostoïevski suit des études de génie militaire, avant que son goût de la lecture ne fasse de lui un écrivain. À l'âge de 18 ans, il est confronté au premier drame de sa vie, lorsque son père, médecin et propriétaire terrien, est assassiné par les serfs de son domaine. Au lieu d'attiser la haine contre cette classe de la population, ce drame alimente chez l'adolescent une conscience sociale, qui l'amènera par la suite à se faire le porte-parole de l'affranchissement de ceux que la société de l'époque considérait comme des choses.¹ Son premier roman, 'Les pauvres gens', publié en 1846 et

¹ Il semble que le père de l'écrivain ait été assassiné et émasculé pour avoir abusé du droit de cuissage (Cf. la chronologie de François Flamant en annexe de Humiliés et offensés, Paris, Gallimard, 2003).

accueilli par la critique comme l'œuvre d'un « nouveau Gogol », témoigne de l'intérêt que Dostoïevski manifeste dès le début de sa carrière littéraire pour les démunis et les marginaux. Il n'est donc pas étonnant de retrouver l'écrivain russe parmi les membres assidus de cercles intellectuels qui ne cachent pas leurs sympathies pour les idées révolutionnaires en provenance de l'Europe. En 1849, Dostoïevski est arrêté et incarcéré à la forteresse Pierre-et-Paul pour avoir participé à une réunion du cercle Petrachevski, un admirateur de Fourier, depuis longtemps dans la mire de la police secrète tsariste. Dostoïevski n'était certes pas un révolutionnaire. S'il était sensible aux problèmes sociaux et militait depuis son adolescence pour l'affranchissement des serfs, il affichait un certain scepticisme vis-à-vis des théories socialistes, auxquelles il reprochait leur caractère utopique et la distance qui les séparaient des conditions de développement de la Russie impériale. En fait, le seul acte subversif dont l'écrivain s'est rendu coupable a consisté à essayer de se procurer du matériel d'imprimerie pour diffuser des textes censurés par le gouvernement. Dans un contexte politique où le pouvoir était rendu nerveux par les révolutions qui bouleversaient l'Europe, cela a suffi pour qu'il soit condamné à mort, la peine étant ensuite commuée en quatre ans de travaux forcés, que Dostoïevski exécutera dans le bague de Omsk, en Sibérie. Cette expérience, à la fois douloureuse et enrichissante, va lui fournir le matériel pour ses 'Souvenirs de la maison des morts', qui paraîtra sous la forme d'un roman-feuilleton dès 1860.² Elle donnera aux œuvres qui vont suivre une dimension plus humaine, plus tourmentée, faisant une plus large place à l'analyse psychologique des personnages.³ Malgré le succès que ses écrits rencontrent auprès du public, la vie de Dostoïevski est marquée par ses difficultés financières, dues principalement à

² Fedor Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, Paris, Gallimard, 1977.

³ Nietzsche, admirateur inconditionnel de Dostoïevski, remarque à ce propos: ‚D., der einzige Psychologe, von dem ich etwas zu lernen hatte: er gehört zu den schönsten Glücksfällen meines Lebensö (F. Nietzsche, *Götzendämmerung*, München, DTV, 1999, S. 147)

sa passion pour le jeu.⁴ Accablé par les dettes, toujours au bord de la saisie, il écrit pour pouvoir y faire face. Tourmenté par des crises d'épilepsie, dont il souffre depuis son enfance, exaspéré par l'hypocrisie de la société bien-pensante, Dostoïevski navigue entre le cynisme et la folie. Naissent ainsi les 'Carnets du sous-sol' (1864), 'Crime et châtiment' (1866), 'L'idiot' (1867). En 1867, il part en Europe pour échapper à la prison pour dettes et y restera quatre ans. Ce n'est qu'après son retour à St. Petersburg et après avoir décidé de renoncer au jeu que sa situation se stabilise. La parution de ses romans 'Les démons' (1871), 'L'adolescent' (1875) et 'Les frères Karamazov' (1880) le consacreront comme l'un des plus grands écrivains de la littérature européenne. Dostoïevski meurt en 1881, soixante mille personnes accompagnent sa dépouille au cimetière⁵.

L'ethnographie de la prison

Les 'Souvenirs de la maison des morts' se lit comme un essai ethnographique sur la capacité des êtres humains à s'adapter à toute sorte de situations et à réagir aux contextes de vie les plus dégradants, notamment à l'emprisonnement, en les modifiant en leur faveur. Certes, de telles facultés ne sont pas distribuées de façon égale parmi les individus. Observateur averti, Dostoïevski passe en revue les différences que l'analyse de ses co-détenus a mis en lumière : différences dans la réaction à l'emprisonnement, dans les effets de celle-ci, dans la relation au délit commis, dans le sentiment de culpabilité. Loin de s'épancher sur ses propres états d'âme ou de se contenter de quelques généralisations hâtives, l'écrivain

⁴ De cette dépendance Dostoïevski fournit un récit saisissant dans 'Le joueur' publié en 1866.

⁵ Sur la vie de Dostoïevski voir la monumentale biographie de Joseph Frank (Dostoevsky, 5 vol., Princeton, Princeton University Press, 1976 ó 2002) ou celle de Henri Troyat (Dostoïevski, Paris, Fayard, 2004). Pour une interprétation très particulière de l'œuvre et de la personnalité de l'écrivain russe, voir S. Freud, 'Dostojewski und die Vaterötung'. In: Ders.: *Bildende Kunst und Literatur*. Frankfurt am Main, 1982, p. 267-286, 283. (traduction française en annexe de *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 1973. Dans cet essai, Freud ne se gêne pas d'apostropher Dostoïevski de criminel et de l'accuser d'avoir abusé d'une petite fille. L'origine d'une telle accusation n'est pas très claire. Il semble toutefois que Freud ait utilisé la 'Confession de Stavroguine' (dernière partie du roman *Les possédés*) comme une preuve de son affirmation.

russe s'emploie dans ce roman autobiographique à redonner à l'individu et à la responsabilité morale la place qui lui revient. Sensible au sort que la société de son époque réserve aux classes défavorisées, et plus particulièrement aux paysans asservis, il refuse de voir dans l'injustice inhérente aux rapports sociaux l'explication de toute action contraire à la loi.

Le titre de l'ouvrage, suggérant la comparaison entre la prison et un cimetière, met le lecteur sur une fausse piste. En réalité, les personnages décrits par Dostoïevski n'ont rien à voir avec des morts. Que ce soit par leur bienveillance ou par leur méchanceté, les détenus dont l'écrivain nous propose des portraits saisissants, s'avèrent être des hommes bien vivants, « sculptés dans le bois le meilleur, le plus dur, le plus précieux que l'on puisse trouver en Russie ».⁶ Malgré la distance sociale, qui le sépare de ses compagnons de mésaventure, il lui importe de mettre en valeur les mérites et atouts d'une couche de la population, avec laquelle l'écrivain n'avait eu, d'après ses dires, que des contacts superficiels :

„En fait c'était la première fois que je me trouvais proche du petit peuple... J'étais surpris et confondu, comme si je n'en avais jamais entendu parler et si je ne savais pas. Mais j'en avais entendu parler et je savais... ».

Certes, le sort des pauvres et démunis ne lui avait jamais été indifférent, comme le témoigne son premier roman ('Pauvres gens'), mais son statut social lui interdisait un contact direct et suivi avec des personnes appartenant à des classes défavorisées. Dans les 'Souvenirs', Dostoïevski livre un compte-rendu détaillé de son approche progressive vers la vraie vie, vers une réalité qui lui était méconnue et qu'il s'efforce de déchiffrer.

⁶ F. Nietzsche, op. cit., p. 147

Si au début de son récit dominant les aspects les plus sombres de la prison, dépeinte comme un univers oppressant, peuplée par des criminels sans scrupules, le tableau s'éclaircit peu à peu. Sous son regard attentif, les prisonniers se transforment progressivement en êtres humains, la prison en un contexte de vie privilégié, qui contraste positivement avec celui de la soi-disant liberté. Avec la méticulosité d'un scientifique et la précision verbale de l'écrivain de génie, Dostoïevski décrit le microcosme social du bagne, la routine quotidienne, les conversations avec les autres détenus, leurs états d'âme. Surpris par la profonde humanité de ses camarades issus des couches les plus défavorisées de la société, il explore les méandres de leur psychisme et en exploite les multiples facettes à la fois pour s'interroger sur sa propre vie et pour jeter un regard critique sur certaines structures de la société tsariste.

Trois problématiques sont les thèmes majeurs qui émergent de sa narration. Il y a tout d'abord la faculté d'adaptation des détenus aux conditions de vie que l'emprisonnement leur impose. Dostoïevski se penche deuxièmement sur les différences dans ce que la condamnation et la peine peuvent signifier pour ceux qui les subissent, avant de s'interroger enfin sur la relation que les prisonniers entretiennent avec le(s) délit(s) qu'ils ont commis. Nous allons aborder ces trois problématiques dans les chapitres qui suivent.

L'homme : un animal qui s'adapte

Rappelons tout d'abord, si besoin en est, que les prisons de la Russie impériale n'avaient rien d'un hôtel cinq étoiles. La description que nous livre Dostoïevski du bagne d'Omsk, au fin fond de la steppe sibérienne, ne laisse aucun doute là-dessus. Des baraquements mal isolés et surpeuplés, des conditions hygiéniques insalubres, une nourriture insuffisante et infestée de vermine. Tous les ingrédients sont réunis pour faire de l'emprisonnement un véritable cauchemar, un contexte de vie dont l'écrivain souligne l'aspect dégradant :

« Le bruit, les cris, les rires, les jurons, le cliquetis des chaînes, les nuages de fumée se dégageant de fournaises improvisées, l'odeur acre des bougies de suif, les têtes rasées, les visages ravagés, les vêtements déguenillés, partout les signes visibles des insultes et du déshonneur ! »

Dans un épisode célèbre⁷, décrivant le bain que les prisonniers sont tenus de prendre avant la célébration de Noël, Dostoïevski déploie tout son art pour mettre en évidence les aspects avilissants de la prison. Dans la pièce exigüe aménagée à cet effet - l'enfer dans l'enfer - s'entassaient jusqu'à cent détenus, obligés de se laver à l'aide de seaux remplis d'eau sale et puante, dans une atmosphère saturée de vapeur et de suie, sous le regard constant des gardiens. À tout ceci venait s'ajouter la menace des punitions corporelles, la bastonnade, appliquée régulièrement pour toute infraction au règlement, sans parler des entraves que les prisonniers devaient porter pendant tout leur séjour, même lorsqu'ils étaient gravement malades.

La description des conditions de détention, dans ce qu'elles avaient de plus avilissant, ne renvoient toutefois pas seulement à une critique des pratiques pénitentiaires de l'époque. Dostoïevski s'en sert comme toile de fond, comme mise en contexte de son analyse de la nature humaine, de laquelle il glorifie, dans un premier moment, la capacité d'adaptation :

« Oui, l'homme est coriace. L'homme est un être qui s'habitue à tout : je crois qu'on ne peut pas trouver une meilleure définition » .

Même si la prison est comparable à l'enfer, nous dit l'écrivain, les détenus réussissent à transformer cet enfer en un contexte de vie habitable, en un « chez soi », leur permettant de conserver un minimum de dignité :

⁷ Cette épisode est immortalisée dans une lithographie de l'artiste allemand Max Beckmann (*Das Bad der Sträflinge*). Cf. à ce propos Klaus Lüderssen, *Das Bad der Sträflinge*. Dostojewski, Beckmann und Janacek in Guantanamo, in: *Produktive Spiegelungen*, Berlin, BWV, 2007).

“À peine notre caserne était fermée, elle assumait un aspect particulier, l’aspect d’un véritable appartement, d’une maison douillette. J’avais l’impression que les prisonniers, mes camarades, se sentaient chez eux”.

À noter ici que l’acte de « fermer », contrairement à l’imagerie traditionnelle, renvoie non à la symbolique de la privation, mais à la création d’un espace de liberté à l’intérieur de la prison. La fermeture de l’espace exclut dans ce cas les gardiens, non les détenus, permettant à ces derniers de le redéfinir en fonction de leurs propres besoins.

À partir de ce constat, Dostoïevski propose plusieurs pistes, permettant au lecteur non-initié de mieux comprendre une attitude pouvant paraître paradoxale. Il souligne tout d’abord le fait que la privation de la liberté ne signifie pas la privation de toutes les libertés : si contraignante soit-elle, la prison ne pourra jamais faire oublier au détenu qu’il est un être humain. Ni les cheveux rasés, ni les chaînes, ni les coups de bâton sont à même de tuer l’âme d’un être humain et de lui enlever la liberté de son esprit. Aussi il ne faut pas confondre adaptation avec acceptation, l’adaptation aux conditions dégradantes et avilissantes de l’enfermement ne signifiant pas forcément qu’on les considère comme acceptables :

« S’il était impossible de se réconcilier avec cette vie, on pouvait tout au moins en reconnaître la réalité. Ce que cette réalité avait de déconcertant, je l’enfouissais au plus profond de moi-même ... Je pouvais ainsi évoluer comme dans ma propre maison, je connaissais ma place sur la paillasse et j’étais à même de m’adapter à des choses, auxquelles je n’aurais jamais pensé pouvoir m’habituer »

C’est donc par une neutralisation de l’adversité – au niveau cognitif ou à celui des comportements – qu’il est possible de rester soi-même et de préserver sa dignité, pour autant qu’on dispose des ressources pour mettre en place –

consciemment ou inconsciemment – une telle stratégie. Il se peut toutefois, continue Dostoïevski, que certains détenus choisissent un mode d'adaptation passive : au lieu de neutraliser la souffrance, ils s'y complaisent et « *creusent dans leurs blessures, comme pour se repaître de ses propres souffrances, comme s'ils trouvaient un plaisir particulier dans l'énormité de la douleur* ». Mais ceci faisant, ils sacrifient leur identité et franchissent un pas vers la porte qui conduit au désespoir et à la folie. Il y a enfin la stratégie consistant à s'imaginer des réalités plus oppressantes et plus insupportables que celle dans laquelle on vit : d'autres prisons (les prisons militaires, la détention préventive) ou d'autres mondes (celui des paysans asservis). Il n'est donc pas étonnant que bien des conversations entre détenus dont Dostoïevski nous fait part portent sur les conditions de vie de prisonniers dans telle ou telle prison, par rapport auxquelles le goulag de Omsk ressemble à un véritable paradis.

Ces trois formes d'adaptation s'articulent en une multitude de manifestations différentes l'une de l'autre, chaque détenu ayant, selon l'écrivain russe, une réaction à l'emprisonnement qui lui est propre. Il y a les grincheux et les méchants, les bons et les désespérés, les indifférents, les révoltés et bien d'autres encore. La plupart d'entre eux réussissent à composer avec le quotidien de la prison, en exploitant les particularités de leur nature. Impossible dès lors d'esquisser une typologie tant soit peu pertinente :

« La réalité se manifeste à travers une telle diversité des formes que les produits les plus élaborés de la pensée abstraite ne réussissent pas à saisir. Au-delà de toute classification, la connaissance d'une telle réalité passe par l'individualisation ».

L'un s'adonne à la contrebande d'alcool, l'autre à la prière, un troisième à la confection de couvertures qu'il vend à ses camarade, d'autres encore rêvent d'évasion et d'une vie de vagabond. Ces différences dans la réaction à l'enfermement sont d'autant plus importantes qu'elles renvoient à d'autres

différences, auxquelles Dostoïevski nous rend attentifs. S'il est vrai que chaque détenu s'adapte à la prison en utilisant des stratégies spécifiques, le processus d'adaptation s'avère être plus facile pour certains, plus ardu pour d'autres. Elle est plus difficile pour les personnes qui, comme l'écrivain lui-même, laissent derrière eux non seulement la liberté, mais aussi les privilèges propres à leur statut social, étant donné que

„...les privations intellectuelles sont plus difficiles à supporter que les souffrances du corps... Les hommes instruits, qui selon la loi subissent la même peine que les gens du peuple, ont beaucoup plus à perdre que ces derniers... Ils doivent à respirer un autre air. Ils sont comme des poissons hors de l'eau“.

Il en est tout autrement pour les personnes 'ordinaires':

“Lorsqu'ils franchissent les portes de la prison, les personnes issues du peuple se trouvent à évoluer dans un milieu comparable à celui qu'ils ont dû quitter... Certes, ils ont beaucoup perdu: leur patrie, leur famille, tout. Mais leur condition est la même“.

La signification de la peine, le degré de souffrance qu'elle engendre sont donc fonction, selon Dostoïevski, du rapport entre les conditions de vie avant et pendant l'emprisonnement. Il nous rappelle ainsi que la privation de la liberté ne peut se faire que si liberté il y a. Ainsi pour certains détenus l'entrée en prison signifie un renversement des rapports entre le 'dedans' et le 'dehors' inhérents à la notion d'enfermement, ce qui est magistralement illustré par l'épisode suivant. Un groupe de détenus se rend sur les berges d'une rivière pour démanteler un vieux bateau et en récupérer le bois. Avant de s'atteler à leur travail, ils s'installent sur une hauteur qui domine la rivière, sortent leurs pipes, en regardant distraitement la steppe enneigée qui se déploie devant eux. Au loin, un groupe de paysans essaie de se frayer un chemin dans la neige, ce qui déclenche l'hilarité générale. La vue de ces pauvres moujiks, de leur misère, de leurs efforts

agit comme un catalyseur : oubliant leur propre situation, les prisonniers se moquent de ceux qui, libres de leurs propres mouvements, subissent les contraintes de leur travail. Ils ne sont plus des exclus, mais des privilégiés. Du haut de leur désœuvrement, ils regardent avec un air de supériorité ceux qui, en bas, doivent se battre pour gagner leur pain quotidien. Mais le rire n'est que de courte durée, le temps pour les détenus de se rappeler leur vie antérieure, faite des mêmes ingrédients que ceux qui ont déclenché leur hilarité. Regarder les paysans qui défilent devant eux, c'est comme se rappeler que la liberté dont ils rêvent n'est qu'un résidu des contraintes sociales, une idéalisation nourrie par l'enfermement. La vraie liberté selon Dostoïevski, n'est pas celle que la société s'attribue, mais bien la liberté de celui qui jouit d'une nature sans limites, au-delà des effets pervers de la civilisation. L'alternative à la prison n'est pas la société, mais bien la vie en dehors de celle-ci :

„Des berges de la rivière le regard embrassait le monde libre, l'horizon clair et pur de la steppe inhabitée et libre... Un espace vide et sans limites, pauvre et vierge de toute influence de la civilisation, mais libre... ».

Ce passage, qui n'est pas sans rappeler le retour à l'état de nature prôné par Rousseau, se lit chez Dostoïevski comme une tentative désespérée de s'imaginer un monde qui ne soit ni prison imposée ni prison socialement construite, quitte à faire abstraction de ceux qui les peuplent. En anticipant le cynisme des 'Carnets du sous-sol', l'écrivain se fait ici le porte-parole d'une liberté, dont seule la nature – quelle qu'elle soit – en restreint les limites.

L'injustice des différences

Par les différences dans les réactions à l'emprisonnement, par les différences dans les privations que l'enfermement représente, la peine – en principe égale pour tout le monde – devient une réalité à géométrie variable et donc injuste.

C'est le constat que l'écrivain russe tire de ses observations. Il n'y a pas une prison, mais autant de prisons que de détenus, la palette de leur signification variant d'un extrême à l'autre :

„Voici un homme qui se consume, qui fond comme une bougie. En voilà au contraire un autre qui ne se doutait même pas, avant d'être exilé, qu'il put exister une vie si gaie, si fainéante, – où il trouverait un cercle aussi agréable d'amis“.

Le mal rattaché à la notion de peine, la souffrance que celle-ci est censée engendrer, apparaissent ainsi comme le résultat d'une attitude et non une qualité donnée. C'est l'homme qui fait la peine, en se retrouvant ainsi sujet de son destin. À ceci s'ajoute le fait que les délits, auxquels ces mêmes peines sont appliquées, diffèrent sensiblement, non seulement par leur nature, mais par les motifs et les contextes qui les ont déclenchés. Un meurtre n'est pas égal à un meurtre, un vol à un vol :

„En réalité il n'est pas possible, même pas de façon approximative, de regrouper des crimes dans des catégories tant soit peu homogènes. Les différences parmi les crimes du même type en font des entités incommensurables. Il y a autant de crimes que de caractères“.

Cette double injustice, poursuit Dostoïevski, échappe à toute solution institutionnelle. La peine ne peut pas être imposée à quelqu'un de l'extérieur, il revient à l'individu, en reconnaissant sa culpabilité, d'assumer les conséquences de son acte et les souffrances que ceci comporte. Or, la plupart des détenus que côtoie l'écrivain pendant son séjour au bagne ne sont pas prêts à franchir ce pas. Il n'a pas de place pour la culpabilité dans les prisons, chaque individu prenant soin d'ériger des barrières infranchissables entre soi-même et le passé :

„En général, ils ne parlaient pas beaucoup de leur vie antérieure, ils n'en faisaient état qu'à contrecœur. Ils s'efforçaient de ne pas penser à leur passé“.

En anticipant la théorie de la neutralisation développée plus tard par Sikes et Matza,⁸ Dostoïevski s'emploie à décrire les différentes stratégies permettant aux détenus non seulement de se distancer de leurs crimes, mais de se percevoir comme étant parfaitement innocents. Contre l'esprit de son temps, il fustige ceux qui, au nom d'un humanisme mal placé, voient dans la société la source de tous les maux. Défenseur de la liberté morale de tout individu, Dostoïevski se refuse de voir dans des comportements criminels l'expression de déterminismes sociaux qui font de l'être humain une marionnette se pliant sans résistance aux pressions du milieu :

„Il serait temps que nous cessions de nous lamenter apathiquement sur le milieu qui nous a gangrené. Il est vrai que le milieu peut pervertir maints aspects de notre âme, mais pas tout. Un rusé fripon qui sait se tirer d'affaire ne manque pas d'accuser le milieu dans lequel il se trouve pour se faire pardonner ainsi ses faiblesses et sa méchanceté“.

Certes le milieu social joue un rôle non négligeable dans le processus par lequel l'individu est amené à commettre un crime, mais ceci ne le décharge pas de sa responsabilité. Même la misère « n'est pas imputable à telle ou telle forme de société, mais émane des profondeurs de l'âme ».⁹ Il en est de même pour ceux qui invoquent le destin et considèrent le crime comme un malheur inévitable qui tombe du ciel, en faisant ainsi l'économie de toute réflexion sur leur culpabilité et en refoulant toute idée de regret. Non qu'une telle attitude, souligne Dostoïevski, soit issue d'un calcul rationnel et conscient : il s'agit plutôt de l'adaptation quasi automatique à un état de fait, de l'adhésion à une croyance bien ancrée dans la culture populaire.

⁸ Cf. D. Matza et G. Sykes, "Techniques of Neutralization" (Gresham Sykes), *American Sociological Review*, Volume 22, 1957

⁹ F. Flamant, Préface à *Humiliés et offensés*, Paris, Gallimard, 2003, p. 31

Ceci dit, il y a également des détenus qui assument pleinement leurs fautes et qui regrettent les actes posés dans le passé. Pour ceux-ci – une minorité – la peine ne consiste pas tant dans l'enfermement, mais plutôt dans la souffrance engendrée par la confrontation permanente avec le délit commis :

Prenez maintenant un homme de coeur, d'un esprit cultivé et d'une conscience affinée. Ce qu'il ressent le tue plus douloureusement que le châtement matériel. Le jugement qu'il a prononcé lui-même sur son crime est plus impitoyable que celui du plus sévère tribunal, de la loi la plus draconienne. Il vit côte à côte avec un autre forçat qui n'a pas réfléchi une seule fois au meurtre qu'il expie, pendant tout le temps de son séjour au bagne, qui, peut-être, se croit innocent.

Aux deux inégalités mentionnées auparavant – celle de la peine et celle du délit – vient ainsi s'ajouter une troisième, inhérente à la présence ou à l'absence de sentiments de culpabilité. Ceux qui admettent leur responsabilité se punissent eux-mêmes, les autres se croient innocents, voire se perçoivent comme étant victimes d'une injustice. Les uns sont soumis à une double peine – l'enfermement et les remords -, les autres neutralisent la punition qui leur est infligée et développent des sentiments de haine contre la société qui les a, selon eux, injustement condamnés. Dans le premier cas, la prison s'avère inutile, dans le deuxième, elle est contreproductive.

Inutile la prison ? Peut-être pas tout à fait, selon Dostoïevski, dont le récit se distingue par les nuances qu'il apporte à tout jugement. Condamné politique, coupable d'avoir épousé la cause des opposants au régime tsariste, innocent à nos yeux, l'écrivain ne peut s'empêcher d'assumer sa responsabilité et de chercher dans sa vie passée des fautes qui donneraient un sens à son emprisonnement. Et c'est la solitude, les conditions particulières de sa vie de détenu qui nourrissent et rendent possible sa réflexion :

„Je me souviens encore qu'entouré de centaines de camarades, j'étais dans une effroyable solitude, et que j'en vins à aimer cette solitude. Isolé au milieu de la foule des forçats, je repassais ma vie antérieure, je l'analysais dans les moindres détails, j'y réfléchissais et je me jugeais impitoyablement ; quelquefois même je bénissais la destinée qui m'avait octroyé cette solitude, sans laquelle je n'aurai pu ni me juger ni me replonger dans ma vie passée“.

Nous retrouvons ici les thèmes chers à la tradition chrétienne, dans laquelle les convictions de Dostoïevski étaient solidement ancrées. Mais au-delà de cette référence, ce qu'il faut retenir c'est encore une fois le souci constant de l'écrivain russe d'inscrire son expérience dans un tableau de la prison et de l'emprisonnement, où les nuances l'emportent sur les généralisations hâtives.

Un tableau à multiples facettes

Que ce soit dans les descriptions des conditions de vie au bagne ou des codétenus, de l'attitude des gardiens ou de ses propres sentiments, le récit de Dostoïevski se démarque d'autres ouvrages consacrés à la prison par la polyphonie des jugements qu'il exprime. Loin de représenter des contradictions, de telles différences reproduisent la diversité des points de vue par lesquels passent les prisonniers tout au long de leur détention. Le lecteur des « Souvenirs de la maison des morts » se voit confronté d'un chapitre à l'autre, et parfois dans un même paragraphe, à des changements de perspective mettant en lumière des facettes différentes des phénomènes observés et donnant lieu en conséquence à des appréciations contrastantes. Sans doute, Dostoïevski condamne l'emprisonnement par ce qu'il représente de dégradant et d'humiliant pour ceux qui le subissent. Il met également en doute son efficacité, quelles que soient les modalités qui en modèlent la structure, comme en témoigne le passage suivant :

„Il est avéré que ni les maisons de force, ni les bagnes, ni le système des travaux forcés, ne corrigent le criminel ; ces châtiments ne peuvent que le punir et rassurer la société contre les attentats qu'il pourrait commettre. La réclusion et les travaux excessifs ne font que développer chez ces hommes une haine profonde, la soif des jouissances défendues et une effroyable insouciance. D'autre part, je suis certain que le célèbre système cellulaire n'atteint qu'un but apparent et trompeur. Il soutire du criminel toute sa force et son énergie, énerve son âme qu'il affaiblit et effraye, et montre enfin une momie desséchée et à moitié folle comme un modèle d'amendement et de repentir“.

Mais s'il fustige l'institution carcérale parce qu'elle contribue à pervertir les détenus, il en fait l'éloge en constatant que ces derniers y apprennent un métier. Il critique la nature du travail auquel les prisonniers sont astreints, et en même temps il le glorifie comme moyen pour se tenir en bonne santé et pour contrer l'ennui de la routine quotidienne. Il exprime sa haine pour la prison et regrette de devoir la quitter. Il se dit opprimé par un milieu, auquel il ne peut pas se soustraire, tout en soulignant, comme nous venons de le voir, les bienfaits de la solitude que l'enfermement lui procure. Il se dit tout d'abord incapable de s'adapter à l'enfermement, avant de constater qu'il est possible « *de vivre en prison plus facilement de ce que je m'étais imaginé* ».

Il en va de même pour ce qui est de l'attitude de l'écrivain vis-à-vis des codétenus. Décrits parfois comme *„moroses, envieux, effroyablement vaniteux, présomptueux, susceptibles“*, pervers jusqu'à faire de la prison un véritable enfer, il ne peut réprimer en d'autres moments sa sympathie pour de pauvres bougres, cachant leurs qualités sous un masque d'indifférence et de d'inimitié :

« On trouve partout des méchants, mais, même parmi les méchants, il y a du bon, me hâtai-je de penser en guise de consolation. Qui sait ? ces gens ne sont peut-être pas pires que les autres qui sont libres ».

Allant au-delà des actes parfois atroces que ses camarades de prison ont commis, Dostoïevski nous fait découvrir des „îles de bonté » chez les criminels les plus endurcis. Il essaie de comprendre, sans justifier leurs crimes, il les aime, tout en les condamnant. Il cherche des motifs, un sens, une explication, et découvre parfois des abîmes, hors de portée de toute connaissance. Et cette quête de sens dans les actions parfois déconcertantes de nos semblables, l'écrivain russe la poursuivra dans les grands romans (Crime et châtiment, Les frères Karamazov, Les possédés) qu'il écrira après avoir quitté le bagne de Omsk. Sans son séjour en prison et les observations qu'il y a effectués, des personnages comme Raskolnikov, Savroguine ou Fiodor Karamazov n'auraient jamais vu le jour.

* * *

La justice des humains ne peut qu'aboutir à des injustices : c'est ce que nous apprend Dostoïevski dans les « Souvenirs de la maison des morts ». On pourrait dire la même chose de toute forme de société, imparfaite comme la nature humaine, paradoxale et éphémère comme la vie sur terre. Mais même dans un monde injuste, même dans une prison, il y a place pour la dignité. On ne le répétera jamais assez souvent : la dignité humaine ne se rattache pas à une situation, mais à une attitude, consistant à être soi-même dans n'importe quel contexte de vie. Dans une société postmoderne, qui se plait à faire de chaque citoyen une victime potentielle, les arguments développés par Dostoïevski en défense de la responsabilité individuelle et de la liberté morale peuvent paraître désuets, voire anachroniques. Peut-être. Je pense de ma part qu'il faut parfois retourner vers le passé pour y trouver les racines d'un véritable humanisme, dans le sens s'est perdu au fur et à mesure des progrès d'une civilisation déshumanisante.

Claudio Besozzi, Cantley, janvier 2012